

LE PERE PEINARD



Réflexes

d'un

GNIAFF

PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS France
Un an..... 6 fr.
Six mois..... 3 —
Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS Extérieur
Un an..... 8 fr.
Six mois..... 4 —
Trois mois..... 2 —

LA TRAITE DES BLANCS A PARIS

Un négrier en soutane

SUS AUX SYNDICATS - TRAQUENARD DE WALDECK



Croquemitaine en Soutane

Les mères grand fichent le trac aux mômes en leur racontant d'effrayantes histoires de vilains hommes chapardeurs d'enfants.

Et les pauvres gosses, tout apeurés, reluquent de travers les types mal mis ou très barbus.

— C'est peut-être Croquemitaine !

Hé non, les petiols, Croquemitaine a une autre touche ! Il existe, ce monstre, mère grand ne vous a pas menti, seulement elle vous l'a mal dépeint : il porte soutane, a la figure glabre, l'air patelin... Croquemitaine, c'est le prêtre !

Dans les campagnes, on colporte des balourdises sur les bohémiens qui volent les gosses. Pauvres romanichels ! Cette légende forme autour d'eux une atmosphère de haine et les mioches s'esquivent à leur approche.

Par contre, on ne se méfie pas du prêtre, — le vrai voleur de gosses !

Chouette encore quand le monstre se borne à les voler...

On laisse l'ensoutané caresser les petits et, — tel l'Ogre de la légende, — tâter la chair fraîche.

Bon dieu ! la frocaille a pourtant fourni assez de Flamidiens pour qu'on sache à quoi s'en tezir !

—o—

Voici encore que se découvrent les crimes d'un monstre en soutane, — un vrai ravageur, celui-là — l'abbé Santol.

Avec un culot époustouillant, l'infâme porc avait établi en plein Paris, tout proche de l'Esplanade des Invalides, un véritable marché de chair humaine.

Souvent on gueule (et on a raison !) contre les mecs qui râflent des jeunes filles et les expédient dans des maisons à l'étranger.

L'abbé Santol faisait pire !

Sous prétexte de charité, le bandit râflait les gosses de la capitale, filles ou garçons, de douze à seize ans, et les vendait à des exploiters de province à qui il les cédait, moyennant finances, jusqu'à leur majorité.

Ce n'était rien moins que la traite des blancs.

Donc, sans avoir besoin d'aller faire le missionnaire dans le centre de l'Afrique, l'abbé Santol avait rétabli l'esclavage, — et il en tirait de gros bénéfices.

C'est sur des gosses quasiment aban-

donnés que, de préférence, la crapule foutait son grappin : les orphelins étaient bons à faire et aussi les petits gas que la mistoufle des parents jetait à l'aventure.

Et il n'opérait pas seul ! Il avait des pourvoyeurs qui battaient les faubourgs et l'approvisionnaient de chair fraîche.

Le reste allait comme sur des roulettes : le négrier expédiait ses victimes à des exploiters, usiniers ou gros paysans, à qui, par contrat, il les louait jusqu'à vingt et un ans.

On devine quelle devait être l'infamie existence de ces malheureux ! Le jean-foutre qui les avait pour ainsi dire achetés savait, peu ou prou, de quoi il retournait, et il leur menait la vie dure.

Lorsque le gosse avait des parents, l'abbé Santol les emboînait, leur montait le job et leur prouvait que le petit serait kif-kif un coq en pâte... Puis il leur faisait signer un papier comme quoi ils renonçaient à tous leurs droits sur le pauvre : la plupart du temps les types signaient sans savoir, — et le tour était joué !

—o—

Des copains de cette crapule, — des aristos et des bigots, — qui aidaient Santol dans son infâme commerce, ont avoué qu'en quelques années ce bandit a vendu plus d'un millier de gosses.

Et ce qu'il y a de plus abominable,

C'est que le monstre ne se bornait pas à être un maquignon de chair humaine.

Quand l'une de ses victimes lui tapait dans l'œil, il se l'offrait !

Des petits gas ont raconté, — et aussi des fillettes, — que sous prétexte de visiter leurs frusques ou de constater leur état de santé, l'abbé Santol les avait palpées sur toutes les coutures et, — pour conclure, — leur avait proposé son lit...

Dans la quantité, certains marchèrent !

Le porc était d'ailleurs éclectique : tout lui était bon, — filles et garçons.

Y avait-il au moins une circonstance atténuante aux crimes de Santol : les malheureux qu'il fourrait en esclavage étaient-ils à peu près contents de leur sort ?

Mille dieux, non !

Les victimes qui avaient de la famille écrivaient à leurs parents, — quand ils le pouvaient... Ça ne leur était pas commode, en effet, leur maître les tenant constamment à l'œil et ayant soin d'éplucher leurs correspondances et de supprimer les lettres de jérémiades.

D'autres, désespérés, — et plus audacieux, — ne se bornaient pas à récriminer : ils se tiraient des flutes et rappliquaient à Paris, à pattes. Ils arrivaient anéantis, demi-morts ! Mais ils avaient échappé à l'esclavage.

Le qu'il y a de plus épouyant, c'est que lorsque des parents réclamaient à Santol le bandit le prenait de haut, envoyait patte les réclameurs et exhibait le contrat de renonciation.

Il se savait fort et se fichait pas mal qu'on aille casser du sucre sur son compte, chez les juges.

Entre enjuponnés et ensoutanés, il y a une sorte de franc-maçonnerie : on est un peu cousins..., aussi ne se fait-on pas de mistoufles !

Les plaintes des pauvres bougres contre Santol avaient beau s'empiler, — les chats-fourrés s'en torchaient le croupion !

Il en venait pourtant des tas, mille dieux !

Mais le scélérat était si protégé par les aristos et les jésuites, — et la besogne qu'il faisait étant similaire à la leur, — que les marchands d'injustice fouraient les plaintes au panier et laissaient le crapillard continuer son commerce de chair humaine.

Un jour est pourtant venu où les juges ont dû, — bougrement à regret, — fourrer leur blair dans les malpropres affaires de Santol : c'est le jour où des parents, fatigués de s'adresser aux enjuponnés, se sont adressés aux journaux !

Quand les chats-fourrés ont su que la « Petite République » était sur la piste, qu'elle faisait une enquête sérieuse et se préparait à dévoiler les crimes de l'abbé Santol, — alors les marchands d'injustice se sont décidés à foutre l'immortel crapule au bloc.

Et l'enquête se continue !

Tout d'abord, les juges s'y prennent de manière à innocenter Santol, — quelle aubaine s'ils pouvaient le blanchir !

—o—

Que va-t-on faire à cet Ogre qui, de l'aveu de ses amis, a fait plus d'un millier de victimes ?

Oh ! n'ayez crainte, les bons bougres, il ne lui sera pas fait grand bobo.

Un prêtre écoppe rarement !

Flegmidien est revenu de plus loin.

Attendons-nous donc à ce que, un de ces quatre matins, on nous démontre que Santol est innocent, — vierge et martyr !

D'ailleurs, à supposer qu'on le fiche au bloc pour quelques années, ce n'est pas ça qui empêchera ses copains de

continuer son infâme commerce de chair humaine.

Les abbés Santol sont une vermine qui pullule bougrement dans la société actuelle.

Or, pour mettre fin à leur commerce, il y faut une autre poigne que celle des chats-fourrés :

Il faut que le populo s'en mêle, — et s'avise de les couper en deux... pour qu'il y en ait davantage !

CONTRE LES SYNDICATS !

—o—

Il y a belle lurette que tous les révolutionnaires, tous ceux que ne sont pas tourneboulés de visées ambitieuses ont proclamé cette vérité élémentaire :

« On n'a que les libertés qu'on prend ! »

Cet axiome a été tellement rengainé et ressâssé qu'il ne devrait plus être nécessaire de le formuler à nouveau.

Et pourtant c'est indispensable !

Cela, parce que Waldeck-Rousseau a eu la roublardise d'offrir aux syndicats une jolie pomme de discorde : il leur a offert un projet de loi leur accordant le droit de faire du commerce et de devenir propriétaires.

Grand merci du cadeau !

Voilà des groupements qui constatent que le commerce est une des plus grandes ignominies sociales : il accoutume aux mensonges, aux escroqueries, aux tromperies les plus criminelles, — il familiarise ceux qui s'y adonnent avec le vol et l'assassinat.

Ces mêmes groupements proclament que la Propriété Individuelle est l'origine de tous les maux dont souffrent les travailleurs.

Et, pour leur prouver combien il les gobe, Waldeck-Rousseau veut bien concéder à ces groupements le droit d'être propriétaires et la faculté de faire du commerce.

C'est à peu près comme s'il leur offrait des pastilles de strychnine, en leur disant : « Mangez-en beaucoup... c'est des pastilles de chocolat ! »

Le plan de Waldeck-Rousseau est simple : il guigne — grâce à son attrape-nigauds — la suppression des syndicats, en tant que groupements de résistance contre les patrons, de lutte sociale et d'élaboration de la société future.

Que les syndicats continuent à vivre, il s'en moque, — à condition qu'ils ne soient que de vulgaires et mesquines coopératives.

La tentative n'est d'ailleurs pas nouvelle : la loi qui régit actuellement les syndicats, votée en 1884, fut l'œuvre de Waldeck-Rousseau, — et elle fut inspirée par les mêmes pensées.

A l'époque, les syndicats commençaient à être vigoureux et puissants, malgré qu'ils ne fussent pas reconnus : ils étaient tolérés et vivaient en marge du Code.

Les étrangler, sans phrases, n'était pas possible ! Il fut résolu de les prendre par la tige. De là le projet qui, en 1884, devint la loi encore aujourd'hui en vigueur.

Mais les bourgeois ne s'étaient pas doutés de la formidable vitalité du prolétariat : le poison de la loi nouvelle ne tua pas les syndicats, — on s'en aperçoit maintenant !

De là le projet de reprendre, en sous-œuvre, la scélérasse avortée de 1884, — en donnant aux groupements corporatifs le droit de faire du commerce et d'être proprios.

—o—

Il est inutile de dire que le projet de Waldeck-Rousseau a été accueilli par les travailleurs — plutôt fraîchement !

D'ailleurs, les plus optimistes, les plus portés à croire en la bonne foi gou-

vernementale, ne peuvent manquer de voir le venin que cache un des articles de l'attrape-nigauds de Waldeck : il est dit, très en douceur, dans l'article onze, que tout travailleur qui aura incité un camarade à se syndiquer sera puni de prison !

C'est le fameux piège à prolos du Code pénal, l'article 414, qui punit de prison les travailleurs ayant, en temps de grève, porté atteinte à la liberté du travail qui, désormais, deviendrait applicable au militant coupable d'avoir engagé un copain d'atelier à se syndiquer.

D'arguments en faveur du traquenard de Waldeck-Rousseau, nul n'en a fourni, — sauf Jaurès. Il a donné un argument, — un seul ! — et il ne vaut pas tripette :

« Voyons, dit-il aux syndicalistes, pourquoi diable boudez-vous à la loi nouvelle ? S'il vous déplaît de faire du commerce ou de devenir propriétaires, — qu'à cela ne tienne : vous stipulerez dans les statuts de votre syndicat interdiction de commencer et de devenir propriétaire. »

Sans rechercher si son argument est bon ou mauvais, les syndicats répliquent à Jaurès :

« Dites-nous pourquoi vous êtes opposés à la liberté d'enseignement... Ensuite nous vous dirons pourquoi nous repoussons le projet Waldeck... »

Jaurès n'a pas répondu, que je sache !

Au surplus, que la loi Waldeck soit votée ou non, les syndicats ne s'en porteront pas plus mal : la loi de 1884 ne les a pas étranglés, la loi nouvelle ne les empoisonnerait pas !

Si les syndicats étaient à la merci d'une loi, ce serait preuve que les militants des corporations n'ont pas grand-chose dans la peau, puisqu'il suffirait, — comme pour les alouettes, — de leur faire reluire un miroir sous le nez.

Que le projet Waldeck soit voté et les syndicats n'en continueront pas moins leur besogne : il y a trop de puissance, trop de tempérament dans ces groupements, pour qu'ils soient à la merci d'un article du Code, — si jésuitique qu'on l'imagine !

Il se pourrait qu'il y ait des tiraillements ; il se pourrait même que certains groupements, perdant de vue que leur raison d'être est de lutter contre les capitalistes et de préparer l'avenir, culbutent dans le coopératisme... Mais ce ne seraient que des exceptions !

La grande masse des syndicats conserverait son attitude révolutionnaire.

—o—

A la Bourse du travail de Paris on est plus froids pour le projet de Waldeck-Rousseau.

L'Union des syndicats est tout à fait contre, — et ont même opinion tous les groupements corporatifs les plus importants.

Quand à la Fédération des Bourses, — qui donne plutôt l'opinion des groupements de province, — elle aussi est tout à fait contre l'attrape-nigauds de Waldeck.

Il n'y a pas jusqu'à la Fédération du Livre, — dont les tendances révolutionnaires se réduisent presque à zéro, — qui ne regarde de travers le bloc enfariné que Waldeck veut fourrer aux travailleurs.

Keüfer, — quoique membre du Conseil supérieur du Travail, — et quoique positiviste en diable, — trouve certains articles du projet rudement dangereux.

Donc, quoique habile pêcheur à la ligne, ce n'est pas encore cette fois-ci que Waldeck aura amorcé assez adroitement pour prendre les syndicats à son hameçon.

-- Ça ne mord pas !

En l'honneur du 18 mars !

—o—

Le 18 mars a été, cette année, célébré avec beaucoup d'entrain.

Certes, il y aurait bien à médire un tantinet sur cette commémoration qui, un peu partout, après quelques jaspinages plus ou moins historiques, s'est terminée par des chansons et des danses.

Et ce n'était pas les richards que les bons bougres faisaient danser, c'était, — tout prosaïquement, — de bonnes bougresses et de girondes gosselines.

« Il y a temps pour tout ! » me dirait-on.

Je le sais, mille dieux, mais, tout de même, je trouve que le temps où on fera valser les bandits de la haute est bien long à venir.

Les gens qui firent la Commune n'avaient pas, comme nous, du jus de chic dans les veines.

Le tueur de 1871, l'abominable Gallifet, le ministre actuel de la guerre, — et qui se dit social !! — en sait quelque chose : c'est pas des fausses-couches qu'il massacra ; on le vit bien aux pavés que le sang des fédérés teinta d'un beau rouge !

Mais bast ! Il ne faut pas récriminer. Un jour viendra où le populo se sentira du nerf et où il aura assez de poil au ventre pour fiche la société bourgeoise cul par dessus tête.

—o—

Dans tous les coins de Paris, de banlieue et de la province, on a commémoré le 18 Mars.

Salle des Millé-Colonnes, une grande réunion était emmanchée par les socialistes. Il y avait foule, et les vieilles barbes de 1871 s'y étaient amenées. Une kyrielle de discours y ont été dégoisés, puis la sortie s'est opérée aux clameurs de refrains révolutionnaires.

A Belleville, le syndicat des irréguliers avec organisé une galbeuse fête. Cyvoct et Goullé y ont discoursé ; ensuite des chansonniers et quelques bons feux ont poussé des chansons et des poésies bouillonnant d'esprit de révolte. Puis on a dansé.

A la Maison du peuple, de Montmartre, même blé : dans la salle pavoisée de rouge s'empilaient une ribambelle de bons bougres et de bonnes bougresses, — et il y a eu discours et concert.

Aux Ternes, les copains des Egaux s'étaient décarcassés et leur fête a été rupinskoff.

—o—

J'en passe forcément. Y a pas mèche d'énumérer toutes les réunions.

En banlieue il y en a eu une foultitude.

A la Maison du peuple de Saint-Ouen, c'était très chouette.

A Saint-Denis, il y a eu deux soirées ; la mieux réussie a été celle des allemands et indépendants. Après les discours, le concert, puis le bal... Et vers deux heures, afin de laisser souffler les musiciens, les copains du Théâtre-Social de Saint-Denis ont entonné l'« Internationale », et le refrain était repris en chœur par les six cents personnes présentes.

A Aubervilliers, riche soirée aussi ; les copains de là-bas en ont profité pour faire quelque chose en faveur des bannis espagnols.

A la Plaine-Saint-Denis, à Epinay, à l'Île-Saint-Denis, etc., même tabac : partout galbeuses réunions et riche enthousiasme !

En province aussi, ça a ronflé.

A Amiens, les copains libertaires avaient organisé une belle fête, salle du Bal de la jeunesse. Libertad y a fait une conférence très applaudie sur les événements de 1871. Ensuite on est passé aux chansons.

A Angers, à Carmaux, à Saint-Etien-

ne et dans une tapée de patelins, — partout, pour ainsi dire, — on a chouette-ment célébré l'insurrection triomphante du 18 Mars.

—o—

Et cet enthousiasme en faveur de la Commune,

Ces clameurs d'espoir de revanche qui ont fusé de partout,

Ces malédictions adressées aux massacreurs,

Tout ce bouillonnement formidable qui nous promet, pour avant peu, — je l'espère bien, foutre — une belle poussée de révolte,

Tout cela s'accomplit... Gallifet étant ministre !

N'est-ce pas effarant ?

Et y a pas à dire que le monsire va sortir son grand sabre et hurler à nouveau : « Fusillez-moi cette canaille »

Il lui faut écouter les clameurs de revanche... et ne pas s'en offusquer !

Bien mieux, il lui a fallu se déclarer social... Pour un peu il braillerait : « Vive la Commune ! »

Que ce soit du chiquet et du battage, — nul n'en doute !

Pas moins, tel quel, ça prouve que les temps sont changés !

HORREURS MILITAIRES

MASSACRE PACIFIQUE

Les casernes ne sont, ni plus ni moins, que des abattoirs patriotiques où sont immolés — pour la sécurité des bourgeois, — le plus de pauvres bougres possible.

Il y a un trop plein de population qui serait encombrant pour les jean-foutre de la haute, si ces bandits n'y mettaient ordre.

En effet, grâce au développement toujours plus considérable du machinisme les richards ont besoin d'un moins grand nombre d'esclaves pour les servir et les entretenir.

Que faire des autres ?

Les laisser vagabonder ?... C'est dangereux, car, à un moment donné cette foultitude de sans-travail pourrait se rebiffer.

Donc, la bourgeoisie a trouvé une solution radicale : elle tâche d'en supprimer tant qu'elle peut !

Les guerres — tant au Tonkin, qu'au Dahomey et à Madagascar — n'ont pas eu d'autre raison d'être.

Seulement, il n'y a pas toujours des Madagascar à envahir, — où on puisse faire fondre, en quelques mois, une dizaine de mille de pauvres bougres.

Et c'est pourquoi les casernes suppléent aux guerres !

Peut-être, si on faisait l'addition, trouverait-on qu'en temps de paix, la caserne tue annuellement autant de troubades qu'en pourrait déquiller une année de guerre.

Mais, comme les soldats tués aux casernes meurent un par un, et en douceur, ça frappe moins l'imagination que lorsqu'ils tombent, par grappes, sur les champs de bataille.

Et voilà pourquoi les casernes restent des foyers de peste !

Il y aurait mèche de les assainir, d'éviter les épidémies qui ravagent les régiments, d'enrayer les maladies qui atteignent les troubades.

Parfaitement ! Mais alors, ces infectes turnes ne seraient plus des abattoirs, — et les jean-foutre de la haute devraient dégouter un autre joint pour saigner régulièrement le populo.

Donc, maudissons les casernes !... Mais ce serait se monter le bobéchon que d'espérer — en dénonçant les horreurs et les crimes qui s'y commettent, — qu'on en empêchera le renouvellement.

Que de fois n'a-t-on pas signalé le jemenfoutisme des majors qui, en refusant de reconnaître malades des pauvres pousse-cailoux leur donnent ainsi le coup du lapin ?

Or, toutes les récriminations et les protestations violentes n'empêchent pas les sacrés vétérinaires de continuer leurs pratiques meurtrières.

Ainsi, à Epinay, dans les premiers jours de mars, un canonnier, Dullion, de la 2^e batterie du 8^e bataillon a cassé sa pipe, —

déquillé par la rougeole. Le malheureux se présenta, trois fois à la visite et ce n'est qu'au troisième coup que le major Krantz — un parent de l'ancien ministre, — se décida à l'envoyer à l'hôpital. Il était trop tard ! Quarante-huit heures après le pauvre troubade tournait de l'œil.

Et la mort de Dullion n'est pas une exception !

Avant lui, en moins de dix jours, quinze de ses copains avaient été enterrés, — il faisait le seizième !

Donc, inutile de faire la guerre : la caserne suffit pour décimer le populo !

CONGRÈS OUVRIER révolutionnaire international Paris 1900

Camarades,

Les deux circulaires qui ont été précédemment lancées vous ont déjà instruits sur ce que doit être dans ses grandes lignes, le congrès que nous préconisons.

Il nous a semblé utile, maintenant, que le comité d'organisation est constitué, d'entrer dans quelques détails pour compléter les précédentes circulaires.

Vous vous souvenez tous que les congrès internationaux de Paris 1889, Bruxelles 1881, Zurich 1893, avaient déjà provoqué dans le parti révolutionnaire un certain mécontentement qu'accrochèrent les incidents qui surgirent au cours de celui de Londres 1896.

Ces congrès sous l'influence néfaste de la Social-démocratie s'occupèrent presque exclusivement de mesures législatives laissant de côté les questions qui seules intéressent le prolétariat, celles de propagande révolutionnaire.

A Londres et à Zurich l'intolérance de certaines écoles interdit l'entrée des congrès à d'importantes fractions du socialisme et pour le prochain congrès un ultimatum est posé à tous les groupes, même aux syndicats : « Reconnaître la nécessité de l'action législative et parlementaire ou être exclu. »

Une tendance générale révolutionnaire et antiparlementaire se manifestant dans les milieux ouvriers, il nous a semblé utile que ces syndicats, que l'ostracisme de la Social-démocratie repousse, puissent débattre les questions qui les intéressent spécialement et aussi faire connaître leurs sentiments sur celles qui touchent le prolétariat en général. C'est pourquoi le Congrès préconisé ici est avant tout ouvrier, mais ce n'est pas le seul point par lequel s'en fait sentir la nécessité.

Ce congrès est nécessaire parce qu'il faut que les groupes entrent en contact pour échanger leurs vues et s'entendre sur les questions de théorie et de tactique, encore peu élucidées.

Jusqu'ici les groupes et les individus sont restés quelque peu isolés, il en résulte pour le mouvement une grande perte de force et une allure vague et incohérente, le congrès aura pour effet non seulement de nouer resserer des relations individuelles, nouer, resserre des relations individuelles, mais encore de réunir un nombre suffisant de camarades ayant étudié sérieusement les questions économiques et sociales pour pouvoir critiquer avec plus de fruit des systèmes ou des manières de voir qui jusqu'ici sont restées négligées.

Le Congrès aura aussi pour effet de permettre une vue complète sur l'état de la propagande dans tous les pays, chaque assistant ayant pour mission de renseigner sur ce point pour la contrée d'où il vient.

A ce point de vue du reste, il est une question inscrite à l'ordre du jour et pour laquelle un congrès est indispensable, c'est celle de l'établissement d'une entente internationale entre les groupes révolutionnaires, entente obtenue par l'échange constant de correspondances et la création de « bureaux de correspondance internationaux » pour la facilité des communications entre les camarades de langues diverses.

Depuis que l'idée d'un congrès réunissant tous les éléments indépendants du socialisme a été lancée, nombre de camarades ont objecté que son existence serait une contradiction flagrante avec les principes antiparlementaristes. Nous ne le croyons pas.

Dans un parlement on légifère, on émet

Heureux Temps

par PAUL PAILLETTE

Air : « Au temps des Carlises. »
 Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Les humains joyeux auront un gros cœur
 Et légère panse.
 Heureux, on saura, sainte récompense,
 Dans l'amour d'autrui doubler son bonheur !
 Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Les humains joyeux auront un gros cœur.

Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 On ne verra plus d'être ayant faim
 Auprès d'autres livres,
 Sobres nous serons et riches en vivres ;
 Les maux engendrés ce sera la fin.
 Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Tous satisferont sagement leur faim.

Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Le travail sera récréation
 Au lieu d'être peine.
 Le corps sera libre et l'âme sereine,
 En paix, fera son évolution ;
 Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Le travail sera récréation.

Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Les petits bébés auront au berceau
 Les baisers des mères.
 Tous seront choqués, tous égaux, tous frères ;
 Ainsi grandira ce monde nouveau.
 Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Les bébés auront le même berceau.

Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Les vieillards aimés, poètes-pasteurs,
 Bénissant la terre,
 S'éteindront, béats, sous le ciel mystère,
 Ayant bien vécu, loin de ses hauteurs,
 Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Les vieillards seront de bien doux pasteurs.

Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Nature sera paradis d'amour,
 Femme souveraine ;
 Esclave aujourd'hui, demain notre reine,
 Nous rechercherons tes ordres du jour.
 Quand nous en serons au temps d'anarchie,
 Nature sera paradis d'amour.

Il semble encor loin ce temps d'anarchie ;
 Mais, si loin soit-il, nous le pressentons.
 Une foi profonde
 Nous fait entrevoir ce bien heureux monde
 Ou hélas ! notre esprit dessine à tâtons.
 Il semble encore loin, ce temps d'anarchie ;
 Mais, si loin soit-il, nous le pressentons !



A LA MARTINIQUE

APRÈS LE MASSACRE

Les journaux réacs de la Martinique peuvent mentir à leur aise, — ils viennent de si loin !

Il est donc bougrement difficile de savoir le fin mot de ce qui se manigance là bas.

Les canards en question racontent que les moricauds se sont rebiffés si carrément que certains exploiters, entre autres ceux de l'usine Gésippa, avaient dû chercher asile à bord d'un navire, — pour éviter les coups de trique qu'ils ont bougrement mérités.

Il paraîtrait aussi que le Coq Rouge a chanté sur plus d'une plantation.

Si tout cela est exact, c'est preuve que les prolos, — pour noirs qu'ils soient, — ont davantage d'énergie que bien des turbinateurs à pâle figure.

Et fichtre, il faut bien qu'il y ait un peu de vrai dans ces racontars car les exploiters ont consenti d'épatantes augmentations de salaires.

Donc, ils ont eu la trouille !

En effet, on ne peut pas expliquer autrement que par une chiasse causée par l'augmentation de CINQUANTE POUR CENT sur tous les salaires, tant des prolos d'usines que des prolos agriculteurs, tant hommes que femmes et que gosses !

Mais, si ces cinquante pour cent d'augmentation prouvent que les prolos ont été énergiques et chiquement rouspéteurs, ça prouve aussi qu'auparavant ils étaient salement exploités, — sans ça ils n'auraient pas réclamé double paye !

« Et où en est l'enquête sur l'assassinat des prolos noirs ? » vont interroger les bons bougres.

Vous êtes trop curieux, les copains !
 L'enquête en question a été promise pour

Des notes qui décident d'une question, les membres d'un parlement sont élus.

Un congrès est une réunion d'individus s'assemblant pour débattre sur une ou plusieurs questions sans qu'une majorité puisse établir de force une solution, le recensement des opinions n'y est qu'une statistique indicative et rien de plus.

Dans un parlement on décide de la conduite que doivent tenir les individus dans telle ou telle circonstance.

Dans un congrès on échange des vues, on discute des idées, on ne sanctionne pas de ligne de conduite.

A notre point de vue spécial un congrès tel que nous le concevons aura pour les anarchistes, communistes et certaines catégories de révolutionnaires, l'avantage de dissiper quelques préjugés dont ils sont l'objet, tel que l'incapacité de créer un groupement produisant un résultat réel ou l'antinomie d'anarchie et organisation.

TENUE DU CONGRES

Le Congrès Ouvrier Révolutionnaire International se tiendra dans la première quinzaine de septembre, y seront admis les groupes et les individus.

Il serait à désirer que tous les camarades puissent y assister, mais des impossibilités économiques sur lesquelles il est inutile d'appuyer rendent ce désir irréalisable. La plupart des Groupes seront donc obligés d'envoyer un ou plusieurs camarades en leur lieu et place, il n'y a là aucun indice de délégation de pouvoir, délégation qui si elle existait serait d'ailleurs rendue inutile par l'absence de vote.

Pour la facilité et la rapidité des opérations du congrès, le temps nous étant malheureusement mesuré nous insisteront sur la nécessité pour les groupes d'établir des rapports écrits sur les questions dans lesquelles ils voudront intervenir. Cette méthode aurait l'avantage de sérier convenablement les débats de manière à éviter des redites et des pertes de temps fort préjudiciables.

Nous demanderons également aux groupes d'établir des rapports, non seulement sur les questions qu'ils feront inscrire à l'ordre du jour mais aussi sur l'état de la propagande dans chaque pays afin que l'on puisse se rendre compte de l'étendue et la force du mouvement.

Il est sous entendu que les groupes qui ne pourraient ou ne voudraient envoyer un congrès un camarade pourront adresser quand même leurs rapports qui seront lus et discutés au même titre que s'ils étaient accompagnés par un membre du groupe.

Le Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris (E. S. R. I.). — Bibliothèque libertaire du troisième arrondissement de Paris. — Bibliothèque des ouvriers socialistes israélites russes. — Bibliothèque des Trimarqueurs du quinzième arrondissement de Paris. — Cercle d'Etudes sociales de Saint-Denis. — Groupe de l'Hebert-Club. — Syndicat libre des Irréguliers du travail et des Hommes de peine. — Groupe révolutionnaire des Gars de l'Alliers et d'ailleurs. — Bibliothèque libertaire de Belleville. — Bibliothèque d'Education libertaire de la rue Titon. — Bibliothèque des Scientifiques (Faub. Antoine). — Groupe d'Actions et d'Etudes sociales de Levallois-Perret. — Groupe les Egaux du dix-septième arrondissement. — Les Libertaires de Puteaux, Suresnes. — Le Pot à Colle et les Terrassiers libertaires. — Un groupe de camarades du dix-huitième arrondissement de Paris. — Union syndicale de l'ameublement et parcs similaires. — Un groupe de camarades de Billancourt. — Jeunesse révolutionnaire des dixième et onzième arrondissements de Paris. — Groupe d'ouvriers révolutionnaires de petite mécanique. — Groupe les « Iconoclastes ». — Le « Père Peinard », le « Libertaire », les « Temps Nouveaux ». — Deutscher Lere nud Discuter Club (Faub. Antoine). — Groupe des anarchistes de Langue italienne de Paris. — Groupe de Propagande antimilitariste de Paris (G. P. A. G.)

Le PÈRE PEINARD est mis en vente :

A PARIS : Tous les jeudis matin, — par l'intermédiaire des porteurs du Petit Parisien.

EN PROVINCE : Le vendredi et les expéditions sont faites par les Messageries Hachette et C^o.

étouffer le crime et blanchir les assassins, — ne vous épatez donc pas si on ne vous en dit rien.

Par contre, on veut bien nous apprendre que le gouverneur de la Martinique, un jean-foutre nommé Gabrié, a fait afficher une proclamation dans laquelle il promet de nouveaux massacres :

« Je vous avertis, brave-t-il, que l'autorité est décidée, plus que jamais, à réprimer « de la façon la plus énergique et avec le « concours de la force armée, les actes des « perturbateurs qui essaieraient d'entra- « ver la reprise du travail. »

Ainsi, voilà qui est catégorique : si les grévistes veulent continuer la grève, — on les fusille !

Il n'y a qu'à la Martinique où ces choses-là puissent se dire avec un tel cynisme : en France, les crapules de la gouvernance se contentent de le penser !

Mais, cré pétard, que dire de nos ministres ? Ils ont plein la gueule de réformes sociales, l'un d'eux est un socialo, — et ils endossent la crime du galonnard Kahn et les jaspades infâmes de son copain en assassinant le gouverneur Gabrié ?

TUYAUX CORPORATIFS
ROUSPÉTANCE DE COLIGNONS

—o—

Les cochers se grouillent ; ils voudraient rogner les griffes de leurs exploiters, — oh, rien qu'un tantinet !

Quant à se passer d'exploiteurs, à être leurs propres maîtres, ces bougres-là n'y songent pas assez.

C'est l'approche de l'Exposition qui a fichu la puce à l'oreille des cochers ; les gas se souviennent que, durant les précédentes foires internationales, les compagnies rançonnèrent les colignons kif-kif des détresseurs de diligences, — et ils ne voudraient pas se laisser écorcher dans les mêmes proportions.

Pour parer le coup, les cochers tablent sur l'intervention gouvernementale ; ils réclament de Waldeck-Rousseau l'élaboration d'un tarif qui musèlerait les Compagnies.

Waldeck a promis de s'occuper du fourbi !... mais non d'un fouet, si les colignons tablent là-dessus ils seront salement roulés.

L'intervention de Waldeck sera aussi dangereuse pour eux que son arbitrage pour les Creusotins.

C'est de la couille en bâtons que de s'adresser aux gouvernants pour rendre un patron moins voleur et moins crapule. Le meilleur moyen est d'opérer soi-même... en lui collant gentiment son poing sous le blair.

On procède par ordre : on l'avertit d'abord. Puis, si le mec ne se laisse pas influencer par les sentiments pacifiques et conciliateurs dont sont animés les bons bougres, — alors, on fout les pieds dans le plat !

Or, plus facilement que dans tout autre métier, les colignons sont à même d'imposer leurs quatre volontés à leurs Compagnies de voleurs, — ils n'ont qu'à vouloir et à ne pas barguigner !

Le jour où les gas se décideront à se fiche en grève, ils seront victorieux, — et ça ne trainera pas quarante huit heures, — pourvu qu'ils le veuillent !

Seulement, il ne s'agira pas de faire une grève bêtasée, à la flan, et de rester à rouffonner dans son plumard.

Que non pas ! Il s'agira de faire grève sur le tas.

Et voici le joint :

Imaginez que le jour où les cochers auront décidé de se fiche en grève ils s'amèneront tous à la Compagnie, — comme si rien n'était, — et amèneront chacun son sabin.

Ca fait, imaginez que le colignon conduise « Cocotte » vers les fortifs ou le bois de Boulogne, — histoire de lui faire faire grève à son tour... Puis, qu'une fois à destination, le gas dételle le canasson, le débide et le laisse jouir d'une liberté inconnue. Quant à la guimbarde il l'abandonnerait dans un coin.

Imaginez que seulement la moitié des fiacres et leurs canassons soient ainsi conduits hors barrières et plaqués dans les fossés des fortifs ou dans les fourrés du bois de Boulogne... Et je vous fous mon billet que ça ne trainerait pas ! Les Compagnies mettraient les pouces illico.

Et que les colignons n'aillent pas prétendre que l'opération serait scabreuse pour eux — elle le serait moins que la grève ordinaire au cours de laquelle ils risquent d'être pincés pour avoir entravé la liberté du travail en cherchant à débaucher des cochers foireux.

Les colignons qui auraient conduit sapin et canasson hors barrières ne pourraient pas être accusés d'avoir rien détérioré ; au surplus ils pourraient affirmer qu'ils ont été descendus de leur siège par des grévistes inconnus, et qui c'est ceux-ci qui ont été foutre la voiture et son cheval à l'abandon.

Les exploiters seraient d'autant moins en situation de sévir que serait plus considérable le nombre des sapins plaqués dans ces conditions.

Il n'y a pas à tortiller : les Compagnies ne résisteront pas à la grève ainsi pratiquée !

Force leur serait d'accepter les conditions de leurs turbineurs.

La binaire n'est d'ailleurs pas de mon invention ; elle s'est pratiquée un tantinet, lors de la dernière grève des cochers de l'urbaine, — mais pas assez en grand pour donner de sérieux résultats.

Quoi que ça, les gros mecs de la Compagnie avaient une sacrée chiasse : ils traînaient que le fourbi ne se généralise !

Et il n'y a pas que pour les cochers que cette façon de faire grève aurait du bon : autant pourrait s'en dire pour les gas de la Compagnie des omnibus. Le jour où ceux-ci feront la grève sur le tas et iront faire échouer leurs grosses guimbardes dans les fortifs ou dans des parages déserts la Compagnie ne fera pas la sourde oreille.

Mais voilà, les cochers de fiacre (et à l'occasion les prolos des Omnibus) auront-ils le nez assez creux et assez d'initiative et d'audace pour pratiquer la grève de cette galbeuse façon ?

Si oui, tant mieux pour eux !

Si non, ils en supporteront les conséquences et ils seront roulés une fois de plus.

AUX COPAINS QUI GOBENT LE « PÈRE PEINARD »

Voici un peu plus de deux mois que le « Père Peinard » reparait, — et ce n'est fichtre pas sans difficultés que, chaque semaine, le caneton est sorti du four.

Et cela, faute de galette !

Non pas qu'il en manque des tas pour joindre les deux bouts, — mais, si peu que ce soit, c'est trop.

Actuellement, pour qu'il n'y ait pas de crainte de voir le « Père Peinard » arrêté, faute d'un peu de pognon, il serait nécessaire que sa vente augmente de mille à quinze cents exemplaires par semaine.

Ce n'est fichtre pas le diable !

Un bon coup de collier, un brin d'initiative de la part des copains, et la chose doit se réaliser facilement.

C'est d'ailleurs indispensable, nom d'une pipe !

Il faut que, d'ici quelques semaines, cette augmentation se soit produite, — sans cela le « Père Peinard » sera toujours à la veille de faire la culbute.

Que les copains qui ont à bonne le « Père Peinard » et estiment utile sa propagande poussent à la roue :

Primo, ils peuvent s'aligner pour que le journal soit mis en vente et affiché aux kiosques, mieux qu'il n'est ; ils peuvent aussi dégouter de nouveaux vendeurs.

Deuxièmement, en se démanchant un tantinet, il y a mèche, dans son entourage, d'amener un ou deux bons bougres à être lecteurs et acheteurs réguliers du canard.

Troisièmement, ce qui peut se faire aussi et ce qui, — en attendant que vienne une augmentation réelle de lecteurs, — assurerait l'augmentation de la vente, c'est que, chaque copain qui le peut achète, par semaine, plusieurs exemplaires et les distribue au mieux.

Bon dieu, il arrive bien à un chacun de dépenser des « deux ronds » plus mal à propos !

Mais, si rapide que puisse être l'augmentation de la vente, il se passera quelques semaines avant qu'elle soit sensible, — pour la caisse du journal.

Or, c'est illégitime qu'il faut trouver réguliè-

rement une soixantaine de francs par semaine.

C'est en effet à cela que se borne le déficit.

Avec un peu d'initiative il y a mèche de parer à cette dèche : que les copains qui gobent le « Père Peinard » et seraient au regret de le voir disparaître se décarcassent pour le tirer du pétrin ; qu'ils emmanchent des souscriptions et envoient la galette dar-dar, — et, avec un peu de ténacité, on sortira des embarras actuels.

Des listes de souscription seront envoyées aux camarades qui en feront la demande et comme les sommes versées seront publiées dans le « Père Peinard », chacun pourra se rendre compte de l'amélioration de sa situation financière.

Au surplus, dès que normalement, la vie du canard sera assurée, avis en sera donné et la souscription sera bouclée.

Donc, que les copains qui gobent le « Père Peinard » foutent la main à la poche, — qu'ils se fendent selon leurs moyens. Et ça ronflera !



AUX USINES SAINT

Les bons feux exploités par ces chamecrates de Saint sont en train de se fourrer le doigt de l'œil.

D'abord, la solidarité n'est pas épouillante puisque les turbineurs de Saint-Ouen (Somme) n'ont pas plaqué le boulot pour venir en aide à leurs copains des autres bagnes Saint.

Voilà une première faute !

La seconde consiste à laisser la direction du mouvement gréviste à un politicien, un sous-guesde venu de Lille, nommé Gosselin.

Le type est de la même famille que le Delory, aujourd'hui maire de Lille, et qui, il y a dix ans fut le machinateur d'une infâme crapulerie qui jeta Girier-Lorion au bague — où il est mort.

Plus d'une fois, quantité de bons bougres ont essayé de faire honte à Delory de son crime — qui égale en ignominie celui du général Mercier, — mais Delory s'en fout... Ça ne l'a pas empêché d'engraisser !

Je veux croire que le Gosselin de Lille a un peu plus de respect de lui-même, — qu'il le prouve en taisant sa gueule ! Et qu'il sache qu'à une époque où lui et ses copains ne s'occupaient que de se faire élire conseillers d'arrondissement ou députés « le Père Peinard » croissait dur et ferme les Saint dénonçant leur crapuleuse exploitation et — sans se flatter — préparait le mouvement.

Et aujourd'hui, parce que nous ne sommes pas des ambitieux, parce qu'on ne cherche pas à sortir une situation électorale d'une grève, voici que le Gosselin s'amène, la gueule enfarinée, faisant le faraud et clabaudant par derrière comme un simple Delory.

Toujours la même binaire !

Et pour le populo, toujours la même balance : on le gave de beaux discours et on lui prêche le calme.

Etre calme ?... Cela veut dire : attendre le bon plaisir du singe !

Mais le singe a bonne table, du feu dans sa cheminée, des monceaux d'or qu'il a barbotté aux prolos, — rien ne le presse ! Il se fiche de ses esclaves et il rigole en pensant que déjà les grévistes se serrent le ventre et que, dans quelques jours, ils ne pourront plus bouffer.

Quant au Gosselin, pourquoi est-il venu fourrer son sale mufle dans cette affaire qui ne cuit pas pour lui ?

Est-ce qu'il partage son souper avec les grévistes et mange avec eux la soupe aux cailloux ? Nom de Dieu, non !

Il manigance quelque truc électoral, — dans son intérêt ou dans celui d'un gros mec de son parti. Les pauvres niguedouilles de votards ne pouvant mieux faire, pour montrer leur reconnaissance au susdit Gosselin que de donner, soit à lui, ou à un autre du même modèle, la place de bouffegalette du vieux Charles Saint.

Les prolos, continuellement refaits, devraient enfin comprendre que les politiciens leur font risette et les pelotent dans un but intéressé : l'espoir d'être bombardés bouffe-galette.

S'il n'en était pas ainsi : « Zut, pour les prolos ! » Les gens de la politique ne voudraient rien savoir.

Aussi les anarchos ne cessent de répéter aux turbineurs : « Faites vos affaires vous-mêmes. Qui mieux que vous comprend vos intérêts. Ça avez-vous besoin de tous ces beaux oiseaux de la politique, ils viennent vous endormir, diminuer votre rouspétance. Ceux-là seuls qui appartiennent au syndicat de votre corporation doivent parler pour vous. »

Le Gosselin n'aime pas le « Père Peinard », parce que le journal du vieux griffon dévoile le truc des politiciens.

Où était-il ce Gosselin, il y a trois ans ? lorsque le Père Peinard montrait aux prolos les millions grinchés par le Saint dont le grand père était un pauvre bougre, leur château de la Navette dont chaque pierre a été arrosée des larmes des mères et des enfants, la vacherie des Sevin de Saint-Ouen et d'autres gardes chiourmes, etc., etc.

Pendant que la rousse, la ficaille, le quart d'œil, et toute la sequelle des moucharde de Saint créait des difficultés à nos vendeurs, le Gosselin se chauffait les fesses, buvait sa bière du Nord et ne pensait guère à vous.

Il est venu aujourd'hui, sous prétexte d'aider les prolos, parce qu'il y a quelque chose à frire, un siège de bouffe galette à chiper au vieux Charles.

Allez, Camaros, vous vous fichez le doigt dans l'œil !

Dans quelques semaines, nous causerons des avantages que vous aurez obtenus en vous laissant embrasser par les politiciens.

La grève est terminée !

Les prolos de chez Saint vont reprendre le collier de misère.

Il n'y a qu'au bague de Pont-Remy où mardi, quelques grévistes résistaient encore.

Qui triomphe ?

Mille dieux, j'ai bougrement peur que ce ne soient pas les prolos et que, la victoire soit pour le marquis de Carabas.

LES MINEURS DE CARMAUX

Rien de changé au pays noir !

Plus les gueules noires se montrent corcilliards et plus le marquis de Solages le prend de haut.

Ce jean-foutre d'aristo ne veut rien savoir, — absolument rien ! Il veut que ses ouvriers redescendent dans l'enfer de la mine, sans condition aucune.

Les mineurs peuvent se rendre compte maintenant, qu'il n'y a rien à gagner à être aimables avec les exploiters !

LES TISSEURS DE SAINT-QUENTIN

La grande grève qui a duré près de deux mois se terminait, il y a quelques semaines par une unification de tarifs qui ne beurrera guère la soupe des prolos.

Or, pigez la mauvaise foi patronale : un des gros exploiters, le jean-foutre Boca, s'était engagé, par écrit, à accepter cette unification.

Aujourd'hui, il ne veut rien savoir !

Le grigou a eu le culot de faire placarder une affiche dans laquelle il affirme que ses ouvriers gagnent de 4 fr. 50 à 5 francs par jour... si son mensonge était vrai, ses prolos se garderaient de réclamer : ils se trouveraient bougrement bidards !

En réalité, les pauvres gas palpent de 15 à 18 francs par semaine.

On est loin de compte !

Aussi, c'est la grève ; pas un métier ne marche dans le bague Boca et les grévistes, foutus à cran par la mauvaise foi de l'exploiteur, tiennent bon.

Bons bougres, le PÈRE PEINARD doit être en vente dans toutes les bibliothèques des gares. S'il n'y est pas, réclamez l'y avec insistance.

LES GRÈVES DANS L'AUBE

Môn vieux Peinard,

Les singes ont maintenant donné la mesure de leur rapacité et tels grévistes qui, hier encore, s'imaginaient qu'un reste d'humanité les ferait céder, avant que la faim ne talonne trop les prolos, sont maintenant fixés sur les sentiments de leurs exploités.

Les patrons ont trop mené les grévistes en bateau. Voici qu'après les avoir engagés à « venir s'entendre » ils ont refusé toute concession aux délégations et ils ont été assez impudents pour agrémente leur refus de réflexions ironiques.

Aussi, les naïfs qui croyaient encore qu'un exploitateur a quelque chose d'humain, est accessible à la pitié, à la justice, ne coupent plus !

Ce camouflet appliqué sur la joue de paisibles grévistes pourrait bien avoir de fâcheuses conséquences : la colère commence à bouillonner dans les veines des turbineurs ! Les clameurs se font un tantinet menaçantes et la chanson de la « Grève » qu'on goulait les premiers jours a cédé la place aux couplets moins pacifiques de la « Carmagnole ».

Et l'autre matin, plus d'un affameur a dû avoir la chair de poule en entendant l'intonation farouche avec laquelle les grévistes scandaient le prophétique

Tous les patrons à la lanterne !

Il est certain maintenant que, grâce aux patrons, qui n'ont pas voulu faire la part du feu, la lutte sera chaude.

Aux réponses insolentes de leurs maîtres les grévistes ont répondu par l'organisation du comité de défense et de secours dans tous le département, des appels et des listes de souscription ont été lancées dans tous les centres ouvriers. Or, malgré les nombreuses luttes entre affameurs et affamés, dans les divers départements où la grève sévit, les listes déjà rentrées prouvent que la solidarité n'est pas morte dans la classe ouvrière et que l'appui sera suffisant pour assurer la victoire aux bonnetiers de Troyes.

—o—

Que je signale quelques chouettes actes de solidarité :

Les gas teinturiers de l'usine de Saint-Julien, au nombre d'une centaine, ont repris le travail et ont apporté 76 francs prélevés sur leur paie de deux jours de travail après trois semaines de grève.

Un arbiço, Hudy-Mouso, marchand forain, versait son bénéfice au comité de la grève, soit une moyenne de 15 à 18 francs par jour et il a ensuite laissé son matériel aux grévistes.

—o—

Un bon point, — je n'en suis pas prodigue ! — à Maxence Roldes et à Groussier qui, jusqu'à présent, dans leurs conférences, sont restés sur le terrain économique. C'est à souhaiter qu'ils continuent et personne ne s'en plaindra.

—o—

Pour conclure : les grévistes sont de plus en plus d'attaque !

A Romilly, la grève n'est pas finie.

FREEDOM.

EN BANLIEUE

—o—

SAINT-DENIS

DE PLUS EN PLUS UNIS. — Les socialistes de Saint-Denis sont de plus en plus partisans de l'Union, qu'on en juge :

Samedi dernier, en l'honneur de la Commune, deux punchs furent organisés pour être cot'anniversaire. L'un, celui des blanquistes, a réuni une centaine de personnes; l'autre, emmanché par les allemanistes et les indépendants, a mieux réussi, environ six cents bons bougres et bonnes bougresses s'étaient amenés, — il est vrai qu'on devait danser !

Le même jour ont paru deux journaux : l'un, le « Réveil Social », organe blanquo; l'autre, « la Banlieue socialiste », organe des allemanos et des indépendants.

Les deux canards se débinent et chacun engueule les copains de l'autre.

Il y aurait pourtant mieux que cela à faire ! Un canard doit surtout servir à semer les idées dans la caboche de ses lecteurs, — c'est plus chouette que d'en faire une plate-forme pour faire mousser Pierre au détriment de Paul.

Mais, allez donc faire comprendre ça à des types qui n'envisagent qu'une chose : réussir à décrocher la timballe aux élections de mai.

A LA VERMICELLERIE. — J'ai déjà, il y a quelque temps, jaspiné sur ce sacré bague de Saint-Denis, conté l'affreux sort des prolos qui y turbinent et daubé sur les crapulards de l'administration.

Ma tartine avait-elle fichu la puce à l'oreille du directeur ? Toujours est-il qu'il s'était quelque peu amadoué.

Ça ne faisait pas le compte des charognards de l'administration : trouvant ce directeur trop « humain » ils viennent de le changer : son remplaçant arrive de Lyon où existe une boîte similaire.

Là-bas, le grigou faisait trimmer les prolos pire que des galériens. C'est pourquoi les gros bonnets l'ont envoyé à Saint-Denis, espérant qu'il serrerait la vis aux bons bougres et bonnes bougresses qui, depuis quelque temps, prenaient des allures d'indépendance.

A peine en fonctions, le nouveau directeur parla de diminuer les salaires qui sont pourtant bien maigriots. Nul ne marcha ! Tous les turbineurs, hommes et femmes, firent un bouzin de tous les diables et voulurent plaquer le boulot.

Froussard, le directeur aurait bien voulu mettre les pouces, mais il fallait en référer aux grands mecs de l'administration. En attendant, histoire de se rapapilloter avec ses négres, le coco leur passa la main dans le dos.

La réponse des grands mecs ne tarda pas : « Que tous ceux qui ne sont pas contents fassent leurs paquets. Qu'ils déguerpiissent ! »

Comme presque tous ne sont pas contents, ça fait que presque toute la boîte à ses huit jours.

C'est plutôt drôle !

A l'heure actuelle on ne sait pas encore comment les choses vont tourner. Les patrons maintiendront-ils les huit jours donnés ou bien mettront-ils les pouces ?

Dans les deux cas, que feront les prolos ?

Si j'avais la déveine de gratter dans cette tôle, je sais bien ce que je ferais : je m'arrangerais en douceur pour en foutre le moins possible et gâcher tant et plus de marchandises, — ce qui aurait pour résultat de foutre, en peu de temps, les singes à cul.

Le sabotage !... Voyez-vous, ça a bougrement du bon !



Coups de Tire-Pied

TROYES. — Primo : Au sieur Fontaine, proprio de la rue Mitantier qui a foutu ses grévistes à la porte.

Avis aux bons bougres qui pourraient l'empiler.

Deuxième. — A ceux des marchands forains qui ont pétitionné pour faire fermer les baraques des grévistes et qui ont exigé du maire Mony le départ de Hudy-Mouso, qui vendait au profit des grévistes.

Que les bons bougres boycottent ces pingres-là, pour leur apprendre à ne pas être les ennemis des turbineurs qui les font vivre — s'ils sont trop crétiens pour être leurs amis.

Presque tous ces râleurs sont marchands de nougat-confiseurs.

Troisième. — Au nommé Roy, distillateur rue de l'Hôtel-de-Ville.

Ce birbe, pour une somme de quinze francs qu'un pauvre bougre d'employé de commerce lui devait, a fichu opposition sur sa paye, lui faisant cracher vingt francs de frais et cherchant ainsi à le faire saquer.

Circonstance aggravante : ce ratace savait que sa victime, Paul Mulat, a quatre gosses, — dont un dangereusement malade, ainsi que sa compagne.

Le Roy des empoisonneurs patentés fera

bien de cesser ses exploits... Il pourrait tomber sur des bons bougres moins imbus de résistance passive que Mulat,

Chouettes réunions

LE CREUSOT. — Séraphine Pajaud continue ses conférences avec un chic succès.

Elle a conféré samedi au Creusot, devant sept à huit cents auditeurs, car l'anticléricalisme et l'antipatriotisme, et « poussé une charge contre les exploités en général et Schneider en particulier. Elle a été applaudie, que c'était un vrai beurre !

Cette semaine elle a conféré à Gueugnon, au profit des grévistes et samedi elle donnera une réunion à Digoïn sur l'anticléricalisme, l'antipatriotisme et l'origine de la propriété.

C'est par erreur que, la semaine dernière il a été annoncé qu'après sa tournée en Saône-et-Loire, Séraphine Pajaud se dirigera sur Lyon, — c'est sur Dijon qu'elle ira.

Bon Commencement

VITRY-LE-FRANÇOIS est un patelin de la Marne où, il y a six mois, il n'y aurait pas eu meche de réunir six bons bougres entichés de socialisme.

Aujourd'hui, grâce à l'initiative de quelques gas délarés, il y a un cercle d'études sociales qui compte 80 adhérents.

Je sais bien qu'on y politice trop et qu'on y électionne trop, — ce qui amène plus d'engueulades que de bon turbin.

Quoique ça, c'est un riche commencement et, peu à peu, les bons bougres feront leur éducation et comprendront que les questions économiques sont les seules qui doivent retenir notre attention et qu'au lieu de tirer des plans pour fortifier l'Etat ou la municipalité on doit s'aligner pour les détruire, afin que, sur leurs ruines, germe une société d'où les parasites seront de sortie.

A l'occase du 18 mars, une vingtaine de bons bougres de Vitry se sont offerts un petit gueuleton et, bondieu, c'est pas l'envie de recommencer le chambard de 1871 qui leur manquait !

Après avoir agoni de sottises cette vieille canaille de Thiers une quête a été faite au profit des grévistes de Troyes et une pour graisser le tire-pied du « Père Peinard ».

Juré pointilleux

EPINAL. — A la dernière session de la cour d'assises des Vosges, un juré, M. B..., se refusa à juger parce que Mercier n'est pas au bain.

Et les dreyfusards de s'exclamer : « quel homme juste ! »

Bondieu, ceux-là ont l'admiration facile. Voyons, raisonnons : Mercier est-il la première crapule restée impunie ?

Poser une telle question est plutôt rigouillard, car vraiment, les menteurs, les fripouillards et les bandits pullulent dans l'hospillante société actuelle.

A Epinal même, combien « d'honnêtes gens » sont de riches canailles..., ce qui n'empêche pas M. B... de leur faire bonne mine et de les saluer quand il les croise.

En somme, qu'a fait Mercier ? Il a envoyé un innocent au bain à l'aide de faux.

Donc, c'est « le » ou « les faux » que M. B... reproche à Mercier.

Eh bien, ouvrez vos lucarnes et regardez :

Les prêtres de toutes les religions gavent le populo de « fausses » idées (heureux les puritains, car le royaume des cieus est à eux !)

Les candidats à la députation font de « fausses » déclarations, mentent comme des arracheurs de dents, pour arriver à leurs fins (l'assiette au beurre).

Et la justice, n'est-elle pas distribuée à « faux » poids ? Douce et légère aux mecs de la haute et impitoyable aux petits ?

La litanie peut se continuer : dans la société actuelle tout n'est que crimes, faux, mensonges et ignominies de tout calibre.

Or, M. B... connaissait tout cela, — il lit tant de journaux ! Mais ça ne l'empêchait pas de juger. Ses scrupules lui sont venus sur le tard, — c'est déjà bien qu'ils lui soient venus ! — mais, c'est insuffisant.

Quelle mouche a donc piqué ce bourgeois cossu et dodu ?

Enfin, s'il s'est aperçu qu'il est inique de condamner les petits criminels, alors que les gros occupent des galbeuses sinécures, — c'est quelque chose. Mais, ce qu'il devrait se fiche dans le ciboulot, c'est que la

jugerie est une abomination par elle-même, — et qu'on doit aligner la société de façon à ce que chacun y ait ses aises, sa croustille assurée et son logement idem, ce qui fera plus pour la disparition des crimes que toutes les mesures de répression qu'on peut ou pourra imaginer.

En tous les cas, la conclusion qu'on peut tirer du refus de siéger du juré B... c'est que, kif-kif une foultitude d'affiliés à la Ligue des droits de l'homme ce juré à la man- que ne s'est avisé de groumer que pour rendre ses droits à un seul homme et un unique citoyen. — Dreyfus.

Quant aux misères du populo et à l'ex- ploitation qu'il endure, — ces messieurs s'en fichent. — V. LOQUIER.

Communications

BIBLIOTHEQUE D'EDUCATION LIBERTAI- RE, 26, rue Titon (faub. Antoine). — Program- me de la semaine : Samedi 24, E. Murmain, Science et Religion ; lundi 26, E. Janvion : De Babeuf et Stirner, Communisme ou Individu- alisme ; mercredi 28, E. S. R. J. : Le Sionis- me ; samedi 31, A. Cyvoct : La vie au bagne N. B. — Les conférences commencent à huit heures trois quarts précises. La salle de lecture est ouverte tous les jours à huit heures un quart.

LES EGAUX DU XVIII^e (Bibliothèque), 85, que de Courcelles. Ouverte tous les soirs. — Samedi 24 mars, à huit heures et demie du soir, causerie de Broussouloux sur : Le suffra- ge universel.

Vu les élections prochaines, les camarades sont priés d'être exacts. Frais de la réunion O. Mirbeau, 46,85 ; recette 54,50 ; collecté fait à la sortie 19,50. La bibliothèque a reçu la « Revue Naturaliste ». Elle vend le « Père Peinard ».

BIBLIOTHEQUE DES TRIMARDEURS, salle Gascogne, boulevard Garibaldi, 59. — Samedi 24, à huit heures et demie : Causerie entre anarchiste et collectiviste.

LES QUATRE-CHEMINS. — Les anarchistes des Quatre-Chemins, Aubervilliers et Pantin, réunion samedi soir à huit heures et demie, salle Brigaldino, 107, rue du Vivier.

SAINT-DENIS. — Quelques camarades ayant pu juger de l'efficacité de la propagande par le théâtre se sont groupés sous le nom de théâ- tre social pour s'occuper de ce genre de pro- pagande.

— Cercle libertaire, réunion dimanche soir à huit heures et demie, 2, rue des Poulies au rez-de-chaussée, au sujet de la prochaine foire électorale.

AMIENS. — Les libertaires amiénois se ren- nissent tous les samedis soir à huit heures et demie, au Cent de Piquet, faubourg de Hem. Causeries, discussions.

PETITE POSTE

B., Rodez ; S., Roubaix ; C., Oignies ; G., Ar- les ; B., Genève ; B., Givors ; G., Carmaux ; G., Amiens ; L., Creusot ; V., Nîmes ; P., Breuil- les ; M., Feuquières ; L., Reims ; P., Sainte- Colombe ; P.-A., Trélazé. Reçu timbres et man- dats, merci.

— Un camarade Nimois désire entrer en relations avec un camarade d'Alger. Ecrire à Villeméjane, 6, rue Cotellier, Nîmes.

Reçus pour les bannis espagnols : D. Mar- chienne, 1 franc.

SOUSCRIPTION

POUR

aider à la publication du PÈRE PEINARD

Un Niçois, 20 francs ; un tourbillonneur li- bertaire, 2 francs ; un nouveau parvenu pié- terens, 0 fr. 25 ; deux Rochefortais, 2 francs ; collecté à la soirée du 18 mars, Vitry-le-Fran- çois, 2 fr. 50 ; M. et Mme E.-M., Cherbourg, 1 franc ; A. Ratoncelle, 0 fr. 30 ; Saint-Louis, E. Favereau, 2 fr. 50 ; C. Caffin, 2 fr. 50 ; Louis Desruelles, 1 dol. ; Lelièvre, 1 dol., 15 francs. Total : 42 fr. 05.

En vente aux bureaux du "Père Peinard"

LES ALMANACHS DU PERE PEINARD pour 1897, 1898 et 1899 : l'exemplaire, 0,25 ; franco, 0,35.

L'ALMANACH DU PERE PEINARD pour 1896, rare ; 0,50, franco 0,60.

Brochures à 0 fr. 10 ; franco, 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anclen- nes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus

UN SIECLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.
L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.
EDUCATION, AUTORITE PATERNELLE, par André Girard.
PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.
LA GRANDE REVOLUTION, par Kropotkine.
ENTRE PAYSANS, par Malatesta.
PREMIERE DECLARATION D'ETIEVANT.
LE MACHINISME par Jean Grave.
LA PANAGEE-REVOLUTION, par Jean Grave.
IMMORALITE DU MARIAGE, par René Chaughi.
EN PERIODE ELECTORALE, critique du suf- frage universel par Malatesta.

Brochures à 0 fr. 15 ; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.
POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIO- NALISTES, publication du «Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires in- ternationalistes».
L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publica- tion des E. S. R. I.
REFORMES ET REVOLUTION, publication des E. S. R. I.
MISERE ET MORTALITE, publication des E. S. R. I.
LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochure à 0,25, franco 0,35

LES LOIS SCELERATES de 1893-94, par Francis de Pressensé, un juriste et Emile Pouget.
L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.
LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.
PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers :

BOYCOTTAGE ET SABOTTAGE, rapport de la Commission de boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. Deux brochures pour 0,05. Par poste, l'exemplaire 0,05 ; dix exemplaires, 0,35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constant Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr. franco, 1 fr. 30.

La collection de **LA SOCIALE**, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée 7 fr. 50 ; franco, 8 fr.
LE PERE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50 ; franco, 8 fr.
LE PERE PEINARD (nouvelle série), 1896-97, 62 numéros, 6 fr.

LE PERE PEINARD, 1898-1899, numéro 63 à 129, 6 fr.

Affiches du P. P. au Populo : **LE CANDIDAT A LA LUNE**, et **KIF-KIF BOURIQUOT**, 1789-1898, chaque affiche, 0,10, les deux, franco, 0,25.

LA SOCIETE AU LENDEMAIN DE LA REVO- LUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60 ; franco 0 fr. 70.

DIEU ET L'ETAT, par Bakounine (avec por- trait), 1 fr.

COMMENT L'ETAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E. S. R. I., le vol 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Net- lau, fort volume documentaire, in-8, 5 fr.

LE PERE PEINARD

EST EN VENTE

A Limoges, chez Grillières.
A Agen, chez Blouin.
A Mans, chez Joguet-Goupil.
A Tours, chez Ledey.
A Troyes, chez Laurent.
A Brest, chez Mme Broustail.
A Cavaillon, chez Goudard.
A Saint-Chamond, chez Raymond.
A Cognac, chez Mme Vve Desport.
A Nantes, chez Mme Biet, chaussée-Made- leine.
A Vichy, chez Courdouan.
A Estagel, chez Andriilo Chammia Ange.
A Fourchambault, chez Comte Jean.
A Roanne, chez Rimaud.
A Mâcon, chez Brun.
A Saint-Nazaire, chez Pilloget.
A Malzeville, chez Nordon.
A Béziers, chez Clareton.
A Nice, chez Castellani.
A La Ciotat, chez Feuillade.
A Nouzon, chez Troisfontaine.
A Orléans, chez Hugon.
A Lille, chez Tersaud.
A Amiens, chez Leveillard.
A Lyon, chez Coopérative.
A Montpellier, chez Elliot.
A Aix-en-Provence, chez Martinet.
A Avignon, chez Montagnard.
A Givors, chez Blâche.
A Toulouse, chez Royer Lebon.
A Toulon, chez Olive et Bonduel.

PRIMES ÉPOILANTES

AUX ABONNÉS DU

Père Peinard

Le « PÈRE PEINARD » s'est aligné pour distribuer à ses abonnés des primes qui ne sont foudre pas ordi- naires :

DES RÉVEILS-MATIN ET DES MONTRES !

Pourquoi pas ? En attendant que sonne le réveil social il n'est pas inutile de savoir l'heure que marquent les cadrans capitalistes : ne serait-ce pas pour arriver au bain au bon moment, afin de se garer des garcos d'amendes, et aussi pour en sortir à l'heure et éviter de faire du rabiote au bénéf. du singe.

Or donc, à tout souscripteur d'un abonnement d'un an, il sera fait cadeau,

AU GRAND ŒIL

contre le versement des six francs de l'abonnement, d'un

RÉVEIL-MATIN

très chouette, tout nickelé, largeur 13 cent., hauteur 13 cent., marchant dans tous les sens pendant 30 heures.

Pour recevoir franco de port, dans une boîte, soigneusement emballée, le Réveil-Matin du PÈRE PEINARD, ajouter 1 franc au prix de l'abonne- ment.

Les souscripteurs que le Réveil- Matin n'aguichera pas, pourront pour DEUX FRANCS

ajoutés au prix de l'abonnement (soit en tout 8 francs), s'offrir une

MONTRE A REMONTOIR

pour homme, boîte nickel, mouve- ment à cylindre, ou bien une

MONTRE DE GENÈVE

pour dame, à clé, huit rubis, mou- vement à cylindre, métal simili-ar- gent.

Pour recevoir franco de port, soi- gneusement emballée, la Montre du PÈRE PEINARD, ajouter un supplé- ment de 50 centimes.

BULLETIN D'ABONNEMENT

M.....
demeurant rue.....
à.....
département.....
s'abonne pour un an au PÈRE PEINARD.
verse la somme de..... (1)
donnant droit au Réveil, à la Montre à remontoir, à la Montre pour dame (biffer deux des trois indications de prime) et j'ajoute..... pour recevoir la prime franco à l'adresse suivante :
.....

(1) 1° Six francs, pour recevoir un Réveil ; huit francs, pour recevoir une Montre.

2° Ajouter 1 fr. pour recevoir le Réveil (franco, tout 50 centimes pour recevoir un Montre.

L'imprimeur-Gérant, Louis GRANDIDIER
123, rue Montmarre, Paris

LE PÈRE PEINARD, paraît le Dimanche

Chez l'abbé Santol, marchand de chair humaine.



— Je crois bien, mon enfant que vous avez besoin d'une culotte neuve !